

Dominique Boullier
Sciences Po, CEE, médialab

in

Conflit des interprétations dans la société de
l'information

Ethiques et politiques de l'environnement

Hermès Editions

Sous la direction de

Pierre-Antoine Chardel, Cédric Gossart, Bernard Reber

A paraître, 2012

Chapitre 4 :

Composition médiatique d'un monde commun à partir du pluralisme des régimes d'attention ⁹

L'espace public est souvent considéré de façon abstraite comme occupé ou pris en charge par des citoyens à la fois éclairés et disponibles pour traiter de toutes les questions pouvant émerger dans la vie publique. Pourtant Aristote [ARI 89] mentionnait déjà que l'une des limites des démocraties et l'un des risques de dérive vers les oligarchies tenait au manque de loisir de certaines classes qui « ne se rendent aux assemblées que dans les cas de nécessité ». Il faudrait ajouter aujourd'hui que la disponibilité n'est pas seulement celle du temps libre, certes encore rare, mais aussi celle de l'esprit, de l'attention, tant elle est sollicitée par des informations et des attractions de tous types qui ne peuvent que rendre improbable la capacité à suivre les affaires publiques. Le travail d'agenda setting comporte ainsi tout une part de focalisation des esprits sur certaines questions, au détriment d'autres problèmes qui pourtant mériteraient tout autant l'attention des citoyens ordinaires aussi bien que des élus [JON 05]. Composer un monde commun devient alors tâche incertaine lorsque chacun vaque à ses occupations et à ses préoccupations. Les dimensions propres de l'attention et les stratégies pour les mobiliser méritent ainsi un examen plus... attentif [BOU 09a] pour ne pas perdre son temps à se lamenter sur l'absence de « conscience politique » ou sur la fragmentation des univers de référence. L'attention aux questions environnementales constituera un excellent test de nos capacités démocratiques puisque être attentif y est directement relié à la

⁹ Chapitre rédigé par Dominique Boullier (dominique.boullier@sciences-po.fr), sociologue, professeur des Universités et directeur du Centre de Recherche en Sciences Po – Paris. CEE

thématique du souci, du soin et du *care*, qui requiert un régime attentionnel particulier. Les modernes que nous sommes feraient sans doute bien alors de mesurer les savoirs et les postures d'attention qui étaient celles des sociétés traditionnelles non pour les ressusciter mais pour réinventer un esprit du soin et une attention durable qui seuls permettront de reprendre lien avec notre cosmos.

1/Des régimes d'attention pluriels

Avant de nous focaliser sur la dimension quasi compassionnelle de l'attention que l'on connaît dans toutes les expressions d'attention au sens de « soin » voire de « protection », il convient de prendre en compte la dimension cognitive de l'attention. Car il faut pouvoir se focaliser sur un objet pour qu'il devienne « l'objet de notre attention ». W. James indique qu'il faut « nous rassembler » (*an energy is given, something enables us to gather ourselves together*) [JAM 90]. Cela suppose « d'inhiber les activités concurrentes », notamment tous les stimuli qui peuvent continuer à solliciter nos sens. Ce rassemblement n'est pas seulement de nous-mêmes avec nous-mêmes, il se fait aussi avec l'objet de cette attention. L'attention est ici avant tout affaire d'intensité, l'une des deux composantes de l'attention selon T. Ribot [RIB 89], l'autre étant la durée.

Dans les sociétés traditionnelles, l'attention durée ou durable domine nettement et se traduit dans une capacité – que nous avons perdue le plus souvent – à prendre le temps d'être attentifs, dans la longue durée, à tout l'environnement, ce qui constitue une forme de *care*, de soin apporté à la relation à tous les autres êtres du cosmos. La place de la durée dans l'attention peut s'observer ainsi lors de la délibération d'un conseil de sages indiens, dont la lenteur des échanges verbaux, plus précisément le délai entre chaque prise de parole, frappe toujours les occidentaux [SAV 82]. Cet exemple anecdotique permet de pointer le travail – la discipline – considérable que requiert ce moment de rassemblement qu'évoquait James. Dans le monde de l'opinion qui est le nôtre, il est très difficile d'inhiber les stimuli concurrents, y compris dans une conversation ordinaire, car toute notre vie tourne autour de la recherche de ces stimuli, dans le souci de rester constamment en « alerte » (ou *aware*).

Cette autre dimension de l'attention, l'intensité, se traduit en effet sous forme d'alerte qui fonctionne, elle, sur la base de *priming*, de cet amorçage qui éveille l'attention en mobilisant une mémoire implicite. Cette attention alerte est cependant le plus souvent une reconnaissance d'indices déjà connus et non une surprise, qui serait d'ailleurs insupportable à haute dose (d'autant plus lorsque nous sommes désormais mis en alerte aussi bien par les médias traditionnels qu'à travers Twitter, Facebook ou nos mails les plus classiques). Cette alerte crée une rupture dans notre attention de longue durée, et lorsque le processus se répète fréquemment, on le désigne sous le terme de « COS, *Cognitive Overflow Syndrom* » [LAH 00]. Dans ce

processus, nous récupérons une quantité toujours plus faible d'information mais sur une grande quantité de sujets. On pourrait parler alors de « longue traîne de l'attention », qui produit des effets dispersants que l'on critique souvent mais aussi les effets de focalisation très brève sur certaines alertes, qui font aussi effet de masse. Dans ce cas, la machine médiatique s'est entièrement mobilisée, de façon à créer un buzz qui focalise toute l'attention d'un public hétérogène, au point de le constituer en tant que public même, mobilisé par un contenant, par un attracteur [BOU 10]. Ce public est en effet intermittent [BOU 09b], il est un « fantôme » avait déjà indiqué Lippmann [LIP 27], et ne se mobilise que provisoirement sur certains problèmes. Prendre position dans l'espace public, contribuer au débat ou « faire l'actualité », c'est toujours parvenir à créer un public attentif, mais c'est aussi être attentif à ce public et attentif à le faire exister car l'attention comme l'état de public, au sens de Lippman, sont des états rares.

L'attention comme ressource rare

Des économistes, dont H. Simon, ont indiqué à quel point l'attention devenait une ressource rare [GOL 97, SHA 99, DAV 01]. La concurrence pour « le temps de cerveau disponible » fait rage en effet et cela de façon exacerbée dès lors que nous sommes connectés en permanence avec Twitter ou avec les blogs. Il en découle une critique aisée du régime médiatique dans lequel nous sommes entrés depuis l'ère électronique de l'immédiateté de la transmission, depuis le télégraphe pourrait-on presque dire. La « galaxie Marconi », décrite par Mc Luhan [MCL 64], occupe désormais une partie toujours plus importante de notre temps de vie disponible. La rareté de l'attention constitue aussi une critique de tous les commentaires qui mettent en évidence l'abondance de l'information et son faible coût marginal de reproduction. Elle invalide notamment la notion de « non rivalité » (qui prétend qu'on peut rediffuser une autre information sans lui faire perdre sa valeur). Car la rareté est toujours là, elle gouverne les stratégies économiques et médiatiques mais elle s'est transformée désormais en rareté de l'attention. La posture d'alerte permanente dans laquelle nous sommes placés, et dont les cours des bourses sont le meilleur exemple, rend toute élaboration attentive de longue durée impossible car c'est « l'attention alerte » qui domine, celle qui suscite ou qui éveille sans arrêt sans que l'on ait finalement de prise sur elle. Loin de nous rassembler, cette attention-là semble nous disperser malgré l'effet de rassemblement instantané qu'elle produit sur le moment. Elle joue sur des formes d'attachement sans doute mais au sens italien d'*attacamento* qui comporte une dimension explicite d'attaque, d'agressivité pour aller « prendre », pour conquérir, et l'attachement est alors le résultat de cette conquête. Car il a fallu conquérir ces cerveaux, en organisant le détachement vis-à-vis des autres concurrents, des autres stimuli, il a fallu « se mettre entre », « intéresser », selon le terme de Callon [CAL 86]. Intéresser au sens médiatique, c'est bien aussi « se mettre entre » un objet préalable de l'attention et un récepteur en proposant, dans les formats qui conviennent, un objet de substitution.

L'immunité de l'attention fidélisation

Pourtant, il est aisé de constater que la durée continue d'être encore recherchée par les médias dès lors qu'ils espèrent générer de la fidélité. Le marketing sait combien gagner un client est coûteux et combien il est important, dès lors, de garder ceux que l'on « tient » déjà. Pour cela, il convient de lutter contre le zapping de l'attention, contre cette infidélité permanente qu'encourage la politique de l'alerte et que les mêmes services marketing et les mêmes médias mettent en œuvre pour attaquer la clientèle des concurrents. Si l'on adopte le point de vue d'un même émetteur, la fidélisation sera essentielle pour protéger ses propres clients (membres, adhérents, lecteurs, etc.) captifs mais ce sera pourtant l'alerte qui devra être mise en œuvre pour conquérir de nouvelles parts de marché, pour briser les habitudes prises avec d'autres fournisseurs de produits, de services, de contenus ou de problèmes (issues). La politique de fidélisation consiste à placer les récepteurs dans une condition d'attention qui empêche de faire la différence entre contenus, qui fait rester « in-différents » (ne zappez pas, restez attachés à ce programme), pour atteindre un état hypnotique qu'avait déjà décrit Tarde [TAR 95]. La répétition doit ici l'emporter sur la différence, au sens deleuzien. L'objectif est alors de rendre naturels (*taken for granted*) les attachements, ce qui permet au spectateur de continuer à regarder « la Une » pour « la télé », de rester abonné à « FT » pour « le téléphone », de voter PS car on « est de gauche », etc. Tout l'enjeu de cette lutte pour capter le temps de cerveau disponible consiste à réduire à l'extrême les hésitations (Tarde) et les arbitrages conscients, pour créer une forme de naturalité qui ne pose pas de problème, qui semblera très économique sur le plan cognitif. Nous dirons, pour reprendre la formule de Sloterdijk [SLO 05], qu'il faut parvenir à créer de « l'immunité », que la captation sur le mode de la fidélisation, et donc de la durée, suppose *in fine* la création d'une forme de bulle immunitaire, qui protège des agressions tentées par les capteurs d'attention concurrents. Ce lien devenu irréversible [CAL 92] constitue de ce fait un investissement de forme, selon le concept de Thévenot [THE 06] qui cristallise la relation, la bloque dans un de ses états.

Sloterdijk parle d'immunité et l'évoque en termes spatiaux, en termes de frontières plus ou moins étanches. Callon, avec l'irréversibilité, y introduit une dimension temporelle complémentaire. Etre attaché dans ce cas, revient à « être pris » de façon durable, face symétrique de la prise de l'*attacamento* évoqué dans le cas de l'alerte. Cet état d'attention fidèle où l'on accepte d'être pris peut alors être rapproché de l'acceptation des liens avec le cosmos que l'on observe dans les sociétés traditionnelles : elles se reconnaissent prises à l'intérieur du cosmos, à l'inverse du moderne qui se considère extérieur et qui prétend trancher les liens ou les sélectionner à volonté [LAT 92].

Degrés d'immunité et degrés d'irréversibilité

Cette opposition apparemment binaire entre attention-alerte et attention-fidélisation doit être plutôt comprise comme une tension et doit faire l'objet d'une description en termes de degrés, comme l'aurait préconisé Tarde, sous peine de tomber dans une simplification abusive. Lorsqu'on tente de décrire ces deux positions en termes d'immunité et d'irréversibilité, il devient plus aisé de penser en degrés et d'imaginer des combinaisons plus complexes. J'ai expliqué ailleurs [BOU 10] comment voisinage et héritage étaient deux dimensions essentielles de la mesure de la sociation, des influences qui s'exercent dans l'espace et dans le temps. Le voisinage permet de décrire des degrés d'immunité, l'influence s'exerçant potentiellement plus fortement dès lors que l'on est plus proche (la définition de l'espace n'étant pas seulement topographique mais aussi topologique). L'héritage permet de penser en degrés d'irréversibilité selon que l'on subit plus ou moins l'influence de l'histoire, la sienne et celle des siens et des entités auxquelles on est attaché. Avec le temps, certaines influences disparaissent alors que d'autres font durer des phénomènes qui deviennent alors des institutions (qui peuvent être des personnes, ou des objets ou des entités dites naturelles ou encore des textes).

L'alerte est un mode de génération de l'attention qui mise à la fois sur une immunité minimale, puisqu'il faut perforer toutes les défenses pour attaquer les habitudes et éveiller cette attention, et en même temps sur une irréversibilité minimale puisque cette opération ne peut se maintenir sans changer de régime pour passer à la fidélisation. Une attaque réussie suppose ensuite de maintenir ses conquêtes, mais l'alerte, en tant que telle, ne fonctionne qu'au « coup », qu'à l'opération éclair et peut donc passer à un autre objet à tout moment, ce qui crée cette attention zapping, toujours influençable par le nouveau. Comme on peut l'imaginer, une certaine forme d'activisme dans le débat public peut relever de cette méthode : les spécialistes de guerre informationnelle devront alors choisir les défenses les plus faibles, comme savent le faire les hackers mais aussi les communicants qui trouveront le point faible de l'argumentation ou des pratiques d'un adversaire. La politique de l'opinion ne cherchera pas alors à maintenir l'attention durablement, mais admettra la faible irréversibilité des attentions des publics, que l'on entretient en passant d'un scoop à un autre.

A l'opposé, la fidélisation joue sur la durée et sur l'irréversibilité maximale, dans le temps donc, par définition. Mais pour y parvenir, elle doit mettre en œuvre des méthodes d'immunité maximale, pour ne pas s'effondrer sous les assauts d'autres alertes. Le marketing sait faire cet investissement, sous forme de suivi personnalisé de ses clients (les outils de CRM doivent servir à cela) grâce à des offres spéciales, des cadeaux, par exemple. Le rythme des événements organisés par tout activiste public devra être suffisamment élevé pour maintenir l'attention des fidèles, car rien n'est acquis sur ce plan. Les organisations traditionnelles fonctionnent alors sous forme de ritualisation de ces événements et leur caractère cyclique unit à la fois la durée et l'intensité réactivée à intervalles réguliers.

Ces deux positions, alerte et fidélisation, sont bien opposées clairement sur les deux dimensions que sont l'immunité et l'irréversibilité. Mais qu'en est-il alors d'autres régimes éventuels d'attention qui seraient basés sur des compositions différentes ?

Projection et immersion

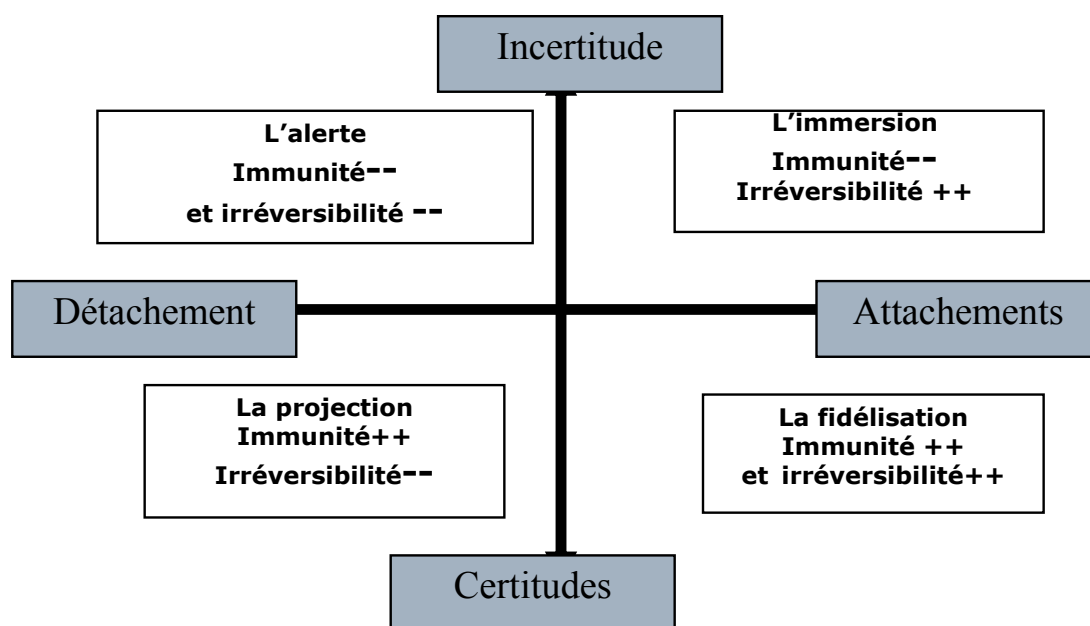
A quoi correspondrait tout d'abord un régime d'attention qui serait marqué par une forte immunité et une faible irréversibilité ? Cas intéressant car il correspond en fait exactement au régime des modernes, qui ont adopté une forme de projection de leur propre « baldaquin » comme le dit Sloterdijk. Le philosophe allemand raconte comment les navigateurs du temps des grandes découvertes et du début de la globalisation maritime dormaient sur leur bateau sous un baldaquin sur lequel était représenté le ciel étoilé de leur région d'origine. Sloterdijk étend alors judicieusement le concept à la portabilité de tous les modèles mentaux qui a caractérisé la première mondialisation, celle du pillage des ressources naturelles des pays du Sud (avant l'esclavage et la colonisation). J'appelle ce type d'attention une « projection ». Dans le sens où il s'agit d'organiser l'immunité la plus élevée contre les stimuli extérieurs et de projeter ses propres cadres et modèles sur le monde nouveau sans se laisser affecter. Mais cette opération ne peut réellement fonctionner qu'à la condition de ne pas rester trop longtemps aux contacts de ces stimuli, sous peine, comme certains jésuites, de finir par défendre « leurs » communautés de « sauvages » dès lors qu'ils y avaient vécu trop longtemps, et cela malgré les baldaquins très puissants qu'ils avaient apportés avec eux, ceux de leur religion à toute épreuve. Ils avaient fini par être affectés et leur immunité avait été percée. Ils ont fini par se retrouver à l'intérieur. Or, comme le dit encore Sloterdijk, « est moderne, celui qui prétend n'avoir jamais été à l'intérieur ».

La projection est un terme intéressant car elle correspond à la posture construite par la perspective, inventée au Quattrocento : elle nous permet de rester à l'extérieur en adoptant un point de vue de spectateur prédéfini qui organise la représentation sous sa loi. La projection est aussi un terme militaire qui caractérise précisément la capacité à sortir de ses bases, de ses frontières, pour agir sur des théâtres d'opération extérieurs, cas le plus fréquemment rencontré actuellement pour les armées des pays occidentaux. La projection est encore un concept psychanalytique puissant marquant la tendance générale à répéter (à nouveau) les schémas d'expérience hérités pour les appliquer à toute nouvelle situation, qui ne saurait alors affecter le sujet, ce qui constitue un mécanisme de défense très efficace. Les catégories de cadres (*frames*), du *framing*, ou des schémas dans les diverses traditions des sciences humaines et sociales tendent à reprendre ce modèle de la projection.

Par opposition, un autre dispositif parvient à créer à la fois l'irréversibilité par la durée attentionnelle et à affaiblir durablement toutes les barrières immunitaires,

l'immersion [BOU 08]. L'immersion réalise pleinement les promesses du cinéma et le jeu vidéo propose désormais cette expérience à une échelle de masse. Ce changement de dispositif (au sens de Déotte, de la perspective à l'immersion, [DEO 01] constitue une modification radicale de notre ordinaire de perception organisé depuis cinq siècles autour de la perspective [PAN 91]. Désormais, l'immersion tend à devenir notre lot quotidien et pas seulement dans les jeux vidéo comme je l'ai montré ailleurs [BOU 09c]. Faible immunité car tous les sens sont sollicités mais forte irréversibilité puisque l'expérience de l'immersion nécessite du temps pour être éprouvée de façon satisfaisante et qu'elle génère un tel attachement qu'on ne souhaite guère l'interrompre, ce que d'aucuns qualifieront d'addiction. Ce modèle d'attention est directement en opposition avec celui de la projection qui ne se laisse pas affecter et pour cela mise sur une forme de survol du monde, d'extériorité, typique de la maîtrise moderne. *A contrario* les sociétés traditionnelles non modernes semblent manifester les propriétés de l'attention par immersion. En effet, les sociétés non modernes sont par définition des sociétés immersives, pourrait-on dire, puisque toute leur ontologie est basée sur cette appartenance au cosmos qui veut dire attachements de toutes parts avec les entités les plus variées. La durée de ces attachements leur a toujours été reprochée par les modernes au point de les considérer comme « sans histoire », comme des sociétés quasiment irréversibles. Mais pourtant destructibles, comme on le sait, en raison même du fait que leur politique d'immunité était très faible, faible vis-à-vis de leur environnement quotidien (puisque immergés dans leur cosmos) mais faibles aussi vis-à-vis des étrangers, pour leur plus grande perte.

J'ai formalisé ces oppositions à l'aide de ma boussole cosmopolitique [BOU 03] que je ne présente pas ici. Je précise cependant qu'elle ne doit pas se lire sous forme de succession historique car tous les régimes coexistent, qu'elle ne doit pas être considérée comme une hiérarchie normative entre régimes et enfin que les oppositions apparentes peuvent ensuite être déclinées de façon beaucoup plus fines et graduelles, à travers un exploitation fractale de la boussole puisque chacun des quadrants peut lui-même être décomposé à nouveau en quatre.



2/Médiologie des régimes d'attention

La question de l'alerte et de la qualité de notre attention est directement posée dans la constitution des publics autour d'une question (ou d'une « issue ») dite environnementale et que nous dirons plutôt cosmopolitique. Comment pouvons-nous en tant que public, ou mieux encore en tant que décideurs, administrations ou politiques, accéder à l'information qui nous permettrait d'être attentifs à un risque, à une population, à une crise, à une évolution lente, à des signaux faibles ? Nous ne le pouvons qu'à travers des dispositifs médiatiques, qu'ils soient de masse ou qu'ils soient dédiés (comme des rapports internes d'une inspection quelconque). Et la mise en forme de ces messages peut tout changer au statut du problème. Car nous sommes des intermittents de l'attention, comme de la citoyenneté [BOU 09]. Le public ne peut s'activer qu'à intervalles parfois longs sur des « issues » ou questions particulières (et les décideurs fonctionnent en fait sur le même régime) [MAR 07]. Dès lors, la rhétorique de la « crise » devient clé dans tous les discours et profondément pénalisante pour la pensée. Nous ne devenons attentifs que lors des

crises (les sans-abri au début de l'hiver, les licenciements lorsque des ouvriers menacent de faire sauter leur usine, la réglementation du littoral lorsque des digues sont enfoncées par la mer et provoquent de nombreux morts, etc.). Tous les responsables de services de sécurité (et par extension de soin) savent bien que c'est seulement en temps de catastrophe que les politiques peuvent vraiment évoluer (Deleuze indiquait bien que les catastrophes sont le mode d'existence de la différence dans le réel). Pourquoi ? Parce que notre attention est sans cesse sollicitée par d'autres stimuli, d'autres « issues » ou problèmes, qui renversent la hiérarchie que l'on pourrait créer « rationnellement » et qui finissent par faire advenir du « bruit » en tête de l'agenda. Le travail des médias repose sur cette opération d'alerte permanente, qui fonctionne au « j'y pense et puis j'oublie », mais qui garde le public éveillé tout en rendant difficile l'élaboration d'une vision dans le temps.

On peut ainsi comprendre qu'une politique environnementale qui ne prendrait pas au sérieux les tensions constitutives de notre régime médiatique se verrait rapidement débordée par l'avalanche de données, voire d'informations qui nous est fournie chaque jour. Les réseaux d'information et d'échange qui doivent prendre en charge une telle politique environnementale – comme le font les lanceurs d'alerte [CHA 99], les veilleurs, etc. – sont d'un autre type que les principes dominants des médias contemporains. Les médias ne sont pas porteurs intrinsèquement d'une dérive dans ces politiques de l'attention et il ne suffira pas de réparer ou de corriger leurs « excès » comme on tente sans cesse de le faire pour les « excès du capitalisme ». Il faut envisager un tout autre régime d'attention, durable mais à géométrie et temporalités variables, ainsi que les supports médiatiques qui permettront de le mettre en œuvre. Un exemple de ce travail a été réalisé par Bruno Latour à travers ses cartographies des controverses, qui permettent de suivre, dans le temps et dans l'espace, le déploiement d'un problème, non plus par les seules alertes mais dans leurs relations et dans la durée [VEN 09]. Le potentiel de changement de média émerge à travers les pratiques massives du numérique en réseau dont nous disposons. Cependant, en privilégiant certaines architectures techniques, un régime d'attention ou un autre se trouvent équipés (pour prendre un exemple contrasté, soit l'alerte répétée avec Twitter soit l'exploration des problèmes avec les cartes de controverses). La question n'est donc pas tant d'un changement d'orientation ou de souci prioritaire des médias actuels, ni celle d'une intensification des méthodes de « communication » par les porteurs de « questions » mais bien celle d'une spécification d'un nouveau média qui équipe l'exigence d'attention durable adaptée aux questions environnementales et plus largement cosmopolitiques. Et cela sans ignorer les conditions contemporaines de l'économie de l'attention ni rêver d'un public attentif d'un genre nouveau comme celui de l'idéal démocratique éclairé. Les briques techniques de ce nouveau média sont déjà présentes dans la prolifération des offres de plates-formes sur internet mais leur empilement actuel ne produit que des abstractions, alors que leur concrétisation, selon les termes de Simondon, demanderait une vision claire de l'enjeu et des médiations nécessaires. Il n'est pas

anodin que le nouveau buzz des innovations du numérique en réseau, soit celui de la « curation ». Le lien avec le soin apparaîtra immédiatement même sous des filiations étymologiques parfois abusives. La curation regroupe tous les dispositifs qui permettent d'organiser l'information de façon partagée autour de thèmes (par exemple : Pearltrees) : non plus d'un point de vue éditorial unique comme dans les médias de diffusion classiques ou dans les blogs, ni d'un point de vue encyclopédique à prétention universelle mais en adoptant tout le potentiel de la navigation sociale et de la création de contenus coopérative, propres au Web 2.0. Or, l'organisation partagée des ressources du Web constitue une forme médiatique voisine de ce que nous avons décrit dans la cartographie des controverses. Ici aussi les points de vue particuliers ne sont pas ignorés ou camouflés puisqu'ils constituent au contraire la ressource essentielle pour aider à s'orienter. Ici aussi, le pluralisme des points de vue est équipé. Ici aussi, les contenus sont centrés sur des questions et non sur des personnes, des rubriques ou des définitions. Les liens sont potentiellement infinis mais leur organisation doit aider à l'exploration. Explorer le Web de cette façon, en suivant l'évolution d'une carte de connaissances subjective mais partagée, constitue une forme de maintenance de l'attention propre à un régime de soin, de maintenance, de protection. L'enjeu n'est pas purement cognitif ou médiatique, il relève des formats nécessaires à la constitution d'un espace public adapté à la prise en charge collective des questions sur le long terme.

Economie politique de l'attention et décroissance informationnelle

Cependant, cette orientation vers l'attention durable nécessiterait une réallocation importante de ressources attentionnelles. Où trouver cette énergie nécessaire pour l'attention durable? En premier lieu, en réduisant d'autres sollicitations puisque la ressource est limitée et non extensible (malgré les tentatives permanentes pour développer des systèmes de multiactivité attentionnelle [LIC 08]. Comment renforcer pour chacun le pouvoir d'arbitrage et de retrait vis-à-vis des sollicitations portées par ce « monde de la connexion », comme l'appellent Boltanski et Chiappello [BOL 99]? La critique devient alors utile comme désintoxication collective vis-à-vis de ces alertes répétées, qui nous connectent d'autorité à une masse d'événements qui ne sont en rien contributeurs ni à la richesse ni au bonheur collectif. La « pollution informationnelle » (le bruit) menace la capacité des citoyens à participer en mobilisant un minimum d'énergie attentionnelle nécessaire pour une implication politique, aussi intermittente soit-elle. Permettre le retrait, la « décroissance informationnelle », constitue un objectif de politiques d'architecture technique essentiel pour réouvrir l'éventail des choix pour les citoyens. Cela constituerait alors une condition préalable du cahier des charges de ce média d'exploration évoqué précédemment. « L'économie politique de l'attention » à construire doit viser avant tout à empêcher toute forme de captivité

irréversible : des équipements spécifiques sont requis pour exercer cette liberté (que Illich aurait appelé autonomie). De ce point de vue, les mouvements contre l'invasion publicitaire dans l'espace urbain font œuvre utile pour réduire la pression informationnelle et restituer du temps de cerveau disponible pour d'autres soucis, notamment citoyens. Le ralentissement des processus de décision ainsi que des mécanismes de circulation d'information constitue un objectif général qui entre en résonance avec la critique de la vitesse de Virilio, même si elle part de présupposés différents. Notons d'ailleurs que toute activité qui relève du *care*, au sens traditionnel de soin ou d'assistance, est plutôt considérée comme une perte de temps parce qu'elle prend le temps et qu'elle prend le risque de le perdre (du temps) et ce faisant d'opérer selon un principe de bienveillance. A l'inverse, le modèle de la performance de l'économie financière [ORL 99] a poussé à ses limites celui de la productivité capitaliste puisque cette « nouvelle économie » (et il n'y en a pas d'autre que financière) fonde ses mécanismes de profit sur cette vitesse de circulation, sur l'accélération générale des échanges, favorisés par le numérique en réseau et par la réduction de tous les phénomènes à un statut de données traduites en bits. Le *High Frequency Trade* en est la pratique la plus caricaturale productrice d'effets délétères pour tout le système [JOR 11]. Le modèle attentionnel de l'alerte qui génère ce stress généralisé (Sloterdijk) est parfaitement réalisé dans les *desks* des courtiers qui jouissent de cette accélération et de la désorientation que cela crée pour les non-experts, qui perdent leur mise pour cette seule raison.

3/Régimes d'attention à l'environnement et équipement médiatique :

Les régimes d'attention sont au cœur des stratégies et des débats environnementaux et sont amenés à opposer des postures qui malgré tout devraient pouvoir être composées grâce aux nouveaux médias que nous avons préconisés.

Ainsi le régime de l'alerte est classiquement mis en œuvre par les grands médias autour des grandes catastrophes environnementales : entre marée noire, tremblement de terre, accident industriel, crise nucléaire, inondation, sécheresse ou famine, chaque année donne l'occasion de relancer l'attention sur au moins l'un de ces sujets. Parfois sur plusieurs semaines, mais l'oubli est aussi grand quelques mois après, bien que Fukushima marque sans doute les esprits de façon plus durable que la marée noire du Golfe de Mexique. Cette focalisation absolue sur l'événement devient d'ailleurs souvent contre-productive car l'attention faiblit et les médias ne poussent pas nécessairement les investigations sur les causes des phénomènes, soucieux plutôt de la recherche des événements dans les événements. Le droit de suivi et de reprise, une année plus tard par exemple, qui serait l'un des éléments de l'attention durable que nous évoquions, est souvent réduit à la portion congrue. L'alerte fonctionne ainsi à la saturation des esprits de façon éphémère pour amplifier encore la marque de l'événement. N'oublions pas cependant que les lanceurs d'alerte [CHA 99] sont eux aussi soumis à ce même régime ou tentent de l'exploiter,

très souvent sans y parvenir. Ils représentent ainsi le contre-exemple de ceux qui, mobilisant de façon justifiée les mécanismes de l'alerte, se voient barrer l'accès au public au nom même de la prédominance de l'alerte dans les médias, qui ne répercutent que des événements. Or, les alertes, au sens des lanceurs d'alerte, peuvent prendre la forme d'indicateurs annonçant la catastrophe : mais cela ne suffira jamais à imposer cet agenda à la place de la logique des événements. Le régime médiatique de l'alerte est en réalité construit pour ignorer les alertes, c'est-à-dire celles qui annoncent et préviennent, puisqu'il ne peut espérer solliciter l'attention qu'à l'aide d'images chocs et d'événements brutaux, c'est-à-dire une fois que les catastrophes sont arrivées.

L'équipement médiatique de ce régime de l'alerte peut alors être présenté sous forme quasi opposée :

- d'un côté les technologies des capteurs, des mesures permanentes qui permettraient de déclencher les alertes mais qui relèvent en fait de l'attention de longue durée, même s'ils incorporent des alarmes en fonction de certains seuils par exemple.
- De l'autre des réseaux de diffusion accélérée d'annonces sous le format de la dépêche, ou mieux encore sous forme de Tweets désormais : l'événement y est résumé à sa plus simple expression, celle qui frappe le plus et peut éveiller l'attention de façon imparable.

Selon que l'on connecte ou non ces deux systèmes, ou que l'on donne la priorité médiatique à l'un ou à l'autre, sera mise en place une politique d'alerte à très court terme au service du buzz et du stress généralisé ou une politique d'alerte durable équipée par la surveillance, par la veille de tous nos liens avec le cosmos.

La fidélisation fait aussi partie des régimes d'attention mobilisés dans les conflits et débats environnementaux. Elle l'est souvent par ceux qui défendent précisément leur attachement durable à une terre, à un patrimoine ou à une responsabilité de long terme. Ce qui leur vaut en retour la stigmatisation des modernes qui ont tout fait pour s'émanciper de ces traditions et qui tendent alors à les réduire à des formes d'égoïsme ou de localisme irresponsable. Il semble en effet dans ces arguments modernes que l'universel, le global ne soient jamais autre chose qu'un arrachement aux traditions et au local. Pourtant, toutes les opérations de mobilisation pour le développement durable doivent exploiter aussi ces ressources en reliant étroitement ces attachements locaux à une responsabilité globale. Bref, la fidélisation est utilisée lorsqu'il s'agit de corriger les excès et les conséquences du progrès en infléchissant les comportements individuels mais elle est condamnée dès lors qu'elle freinerait ce même progrès en s'opposant à un supposé intérêt général, pour des décisions d'équipements collectifs notamment.

Là aussi les technologies médiatiques mises en œuvre seront biface : le souci du long terme nécessite un pilotage qui repose sur des diagnostics, où les mesures seront agrégées sous forme de bilans, toujours plus globaux, mais il s'agit alors d'une fidélisation rationnelle pour des visions à long terme que l'on réserve le plus souvent aux « responsables », techniques et politiques. Dans le même temps, la fidélisation des publics exploitera les ressorts de l'incitation répétée, sous forme de conseils, d'avis, de recommandations et de normes mais aussi sous formes de récompenses que l'on peut attribuer à des collectivités comme à des individus. La répétition de ces méthodes est essentielle pour créer des horizons d'attente partagés et des normes collectives de valorisation des comportements. Mais n'oublions pas, là aussi, comme pour les lanceurs d'alerte, que des initiatives non descendantes peuvent aussi relever de cette même fidélisation. C'est le cas de la collecte de données réalisée par les associations environnementales bénévolement, recensements d'espèces ou indicateurs de pollution, qui relèvent ainsi du *crowdsourcing* et constituent une forme d'association durable des citoyens à la veille sur leur propre environnement. Les dispositifs de géolocalisation désormais individualisés permettent d'espérer de nombreuses innovations contributives, chaque porteur de mobile signalant des micro-événements ou des indices qui seront utiles une fois agrégés. Les applications urbaines de type SeeClickFix en donnent déjà des pistes prometteuses.

Le régime de la projection est lui aussi largement mis à contribution puisqu'il constitue en fait le régime moderne par excellence. Paradoxalement, l'attention est ici inversée puisqu'il s'agit moins d'être affecté par des stimuli que de se focaliser sur ses propres outils de saisie du monde, qui permettent de le maîtriser. Les logiques des aménageurs, des planificateurs sont toutes portées par un modèle de projection, y compris dans les logiques de reconquête environnementale. Il est encore très rare de voir instituée, dans le projet comme dans sa mise en œuvre et dans son suivi, une boucle de rétroaction qui permette des révisions permanentes. Certes, les concertations ont pu avoir lieu, les experts ont pu consulter toutes les bases de données disponibles, mais une fois la décision prise, les projets avancent, comme leur nom l'indique, comme des projections qui doivent réduire l'attention au désordre ou à la polysémie des indices du monde réel pour le plier aux intentions et à la vision du plan [BOU 03b].

Les technologies disponibles peuvent même contribuer à renforcer le réalisme des projections et à augmenter encore le sentiment d'infaillibilité. Les SIG deviennent de plus en plus fins en incorporant des couches d'information supplémentaires, les modèles sont eux-mêmes de plus en plus sophistiqués, les simulations incorporent des scénarios de plus en plus nombreux et les visualisations font preuve d'un réalisme époustouflant, à l'aide de photos satellites si nécessaire, la chaîne de production de toutes ces données intégrées devenant de plus en plus longue. Tous ces formats médiatiques (SIG, modèles, simulations, bases de données,

visualisations) sont pour l'instant avant tout au service d'un régime de l'attention basé sur la projection puisqu'ils sont au service des décideurs porteurs de projets. Mais il est tout à fait possible d'imaginer et d'observer des usages de ces systèmes qui intègrent les contraintes de révision, de concertation, de débat politique et d'incertitude dans leur boucle même et dans leur architecture. Cela nécessiterait cependant qu'ils soient couplés à des processus collectifs hors de leur propre monde de référence, ce qui risquerait d'affaiblir leurs capacités de calcul normalisé dès lors qu'on introduit des éléments flous et discutables.

L'immersion, comme nous l'avons indiqué, constitue le régime d'attention adapté à la situation de prise en compte des cosmopolitiques [STE 96], c'est-à-dire des politiques capables de tenir compte autant des attachements que de leurs incertitudes [BOU 03a]. L'expérience des citoyens ordinaires comme le retour des effets globaux de décisions techniques anciennes (type moteur à combustion fossile) devraient obliger chacun à se sentir à l'intérieur, comme le dit Sloterdijk, à reconnaître la toile des liens qui l'unissent au cosmos. Mais, comme nous venons de le voir, d'autres régimes d'attention viennent concurrencer cette expérience de l'immersion et permettent de s'en sortir, dans tous les sens du terme, et d'éviter d'être affecté par cette immersion. A la différence de la fidélisation, en effet, le régime de l'immersion institue une posture de non-immunité qui crée une grande incertitude sur les liens qu'il convient de prendre en compte, au-delà de toute vision de préservation de l'existant.

C'est pourquoi les technologies prioritaires relèvent alors de l'expérimentation, qui mobilise certes l'expérience mais pour en faire un compte rendu, un retour réflexif et pour la rendre discutable. Les simulations peuvent en faire partie mais dans le cadre de modèles expérimentaux où toutes les dimensions sont prises en compte et non seulement les visions centrées sur les choix portées par les projets. L'organisation systématique de cette activité d'expérimentation a pour effet certain de ralentir les processus de décision et de diminuer la réactivité devenue la règle dans le monde de l'opinion dominé par l'alerte. Mais à la différence des sociétés traditionnelles où l'expérience était le plus souvent répétition des connaissances transmises, l'expérimentation donne la possibilité de réviser les acquis mais sur le mode de la prudence.

Conclusion : attention-protection et attention cognitive

Reprenons les fils de ce parcours qui peut dépayser le lecteur au point de le désorienter. Au point de départ, l'idée que la composition politique d'un monde commun repose en démocratie sur des régimes d'attention, qui caractérisent un public (ou des publics) constitués et équipés par des médiations cognitives particulières que sont les médias. L'attention alerte domine le monde médiatique contemporain et rend difficile l'émergence d'une posture durable dans l'attention, celle qui permettrait de prendre en charge la longue durée, les effets à long terme et le soin qu'il faut apporter à ce monde commun. Le thème du *care* soulève précisément cette question et peut être rapproché du mode de relation entre les êtres que Descola nomme la protection par opposition à 5 autres modes de relations, dont la production [DES 05]. Cependant, il est nécessaire de revenir sur les conditions médiatiques qui permettraient de soutenir cette réémergence, ces retrouvailles avec la protection. En effet, toute politique de protection qui serait intermittente et ne s'éveillerait qu'au moment des crises ou des alertes serait par définition toujours en retard et échouerait dans la protection elle-même. Qui dit protection, dit longue durée, dit maintenance du lien, et non attente de la crise pour se manifester. La paysanne achuar qui veille sur son maïs veille à tous les signes de sa santé, tous les jours, car une réaction tardive peut être fatale ; elle sait, par expérience transmise et acquise, qu'elle doit même anticiper certaines situations climatiques, certains risques. S'il y a bien alerte, c'est par effet de la veille, de l'attention permanente aux signaux faibles et non par réaction à des sollicitations perçues seulement lorsqu'elles frappent l'esprit. La protection devient ici nécessairement prévention ou encore précaution selon les connaissances dont on dispose. Mais l'attention n'est pas la maîtrise, elle est au contraire capacité à faire croire les êtres dont on est voisins et pour cela responsables, avec leurs propres possibilités et avec leurs propres expériences, dans des situations toujours uniques. La protection comme l'attention ne sont pas des étouffoirs des êtres mais au contraire un encouragement à leur *empowerment*, au déploiement de leur potentiel, avec les risques que cela peut comporter, ce qui nécessite de la prévention ou de la précaution. Mais pour que cette attention se déploie, il faut prendre le risque de perdre en immunité vis-à-vis de ces voisins, de ces cohabitants, et d'admettre que ces liens ont une forme d'irréversibilité.

L'immersion est la condition attentionnelle des êtres de la seconde modernisation qui n'est pas identique à l'immersion traditionnelle, même si elle lui emprunte ses traits, car désormais, l'incertitude y est plus grande. La réflexivité y est aussi plus forte et possible grâce à l'équipement médiatique permanent au sein duquel nous vivons. Les médias et les configurations médiatiques qui permettent cette attention durable sont encore un chantier ouvert, qui constitue sans doute la condition de possibilité d'une véritable cosmopolitique.

Dominique Boullier

Bibliographie :

- [ARI 89] ARISTOTE.- La politique, Paris : Vrin, 1989.
- [BOL 99] BOLTANSKI, L. et CHIAPELLO E., Le nouvel esprit du capitalisme, Gallimard (NRF), Paris, 1999.
- [BOU 03a] BOULLIER, Dominique.- Déboussolés de tous les pays ! Paris : Editions Cosmopolitiques, 2003.(téléchargeable sur le site de cosmopolitiques : <http://cosmopolitiques.phpnet.org/pages/node/124>)
- [BOU 03b] BOULLIER, Dominique.- « Incertitude, cadrage et révision. Théories de la communication et projet urbain », in Frédéric Seitz et Jean-Jacques Terrin (eds), Architecture des systèmes urbains, Paris : L'Harmattan, 2003, p. 141-167.
- [BOU 08] BOULLIER, D. « Le Web immersif », Quaderni, n°66, Printemps 2008.
- [BOU 09a] BOULLIER, D., « Les industries de l'attention : fidélisation, alerte ou immersion », Réseaux, n°154, 2009, p. 231-246.
- [BOU 09b] BOULLIER, D. « Choses du public et choses du politique. Pour une anthropologie des inouïs » in M. CARREL, C. NEVEU et J. ION (eds.) Les intermittences de la démocratie. Formes d'action et visibilité citoyenne dans la ville, Paris, L'Harmattan, 2009
- [BOU 09c] BOULLIER, Dominique et Audrey LOHARD, « Mesurer les qualités d'un jeu vidéo : méthodes de calcul en logique floue », Questions de communication, n° spécial "Les jeux vidéo au croisement du social, de l'art et de la culture", n°17, Mai 2010, p. 87-108.
- [BOU 10] BOULLIER, D., La ville-événement. Foules et publics urbains, Paris, PUF, 2010.
- [CAL 86] CALLON, Michel.- "Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc", L'année sociologique, 1986, n° 36, p. 169-208
- [CAL 92] CALLON, Michel.-" Variété et irréversibilité dans les réseaux de conception et d'adoption des techniques" in FORAY, Dominique et Christopher FREEMAN, Technologies et Richesse des Nations, Paris : Economica, 1992.
- [CHA 99] Chateauraynaud, F. et D. Torny, *Les Sombres précurseurs : Une Sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Paris, EHESS, 1999
- [DAV 01] DAVENPORT, T. H. & J. C. BECK, *The Attention Economy : Understanding the New Currency of Business*. Cambridge : Harvard Business School Press, 2001.
- [DEO 01] DEOTTE Jean-Louis, *L'époque de l'appareil perspectif*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- [DES 05] DESCOLA, Philippe.- *Par-delà nature et culture*, Paris : Gallimard, 2005.

- [GOL 92] GOLDHABER, Michael H., "The Attention Society," Release 1.0, (26 March 1992), No. 3, E. Dyson (ed.), New York, EDventure Holdings, p. 1-20.
- [JAM 90] JAMES, William.- Précis de psychologie, Paris : Les empêcheurs de tourner en rond, 2002 (1ere édition : 1892).
- [JON 05] JONES, B. D. and F. R. BAUMGARTNER, The Politics of Attention : How Government Prioritizes Problems, Chicago, The University of Chicago Press, 2005
- [JOR 11] JORION, P. *Le capitalisme à l'agonie*, Paris, Fayard, 2011
- [LAH 00] LAHLOU, Saadi.- " Les attracteurs cognitifs et le syndrome du débordement ", *Intellectica*, n°30, 2000.
- [LAT 92] LATOUR, Bruno.- Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique, Paris : La découverte, 1992.
- [LIC 08] LICOPPE, C., "Logiques d'innovation, multiactivité et zapping au travail", *Hermès* 50, 2008, p. 171-178.
- [LIP 27] LIPPMANN, W., *The Phantom Public*, New York, Simon & Schuster, 1927
- [MAR 07] Marres, N. (2007). "The Issues Deserve More Credit : Pragmatist Contributions to the Study of Public Involvement in Controversy." *Social Studies of Science* 37(5) : 759-80.
- [MCL 64] McLuhan, Marshall, *Understanding Media : The Extension of Man*, Routledge, 1964
- [ORL 99] ORLEAN, A. *Le pouvoir de la finance*, 1999, Paris, Ed. Odile Jacob.
- [PAN 91] PANOFSKY, E. (1991), *La perspective comme forme symbolique*, Paris, Ed. Minuit, (Première édition, 1927, *Perspective as a symbolic form*).
- [RIB 89] RIBOT, T. (1889), *Psychologie de l'attention*, Paris, Felix Alcan.
- [SAV 82] Saville-Troike, Muriel. (1982) *The Ethnography of Communication : An Introduction*. Oxford and Cambridge, MA : Blackwell.
- [SHA 99] SHAPIRO C. and VARIAN H.R., *Economie de l'information, guide stratégique de l'économie des réseaux*, Paris, De Boeck Université, coll. Ouvertures économiques, 1999
- [SLO 05] SLOTERDIJK, P., *Sphères III Ecumes*, Maren sell éditeur/Pauvert, Paris : 2005
- [TAR 95] TARDE, G., *Les lois de l'imitation*, Paris : Les empêcheurs de penser en rond, 2001 (1ere éd. 1895).
- [THE 06] THEVENOT, L., *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. Paris : La découverte, 2006.
- [VEN 09] Venturini, T. (2009). *Diving in magma : How to explore controversies with actor-network theory*. *Public Understanding of Science*.
- [STE 96] STENGERS, Isabelle, *Cosmopolitiques*, Paris : La Découverte/Les empêcheurs de penser en rond, 1996-1997 (7 tomes)